

XYZ. La revue de la nouvelle

L'escale d'une chute

Simon Lambert



Numéro 68, hiver 2001

Jeunes nouvelliers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3992ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lambert, S. (2001). L'escale d'une chute. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (68), 28–31.

L'escale d'une chute

Simon Lambert

Jour plate

Escalier roulant. Toi immobile, les yeux pendus, perdus dans les pages. Tu lis *Five-dollars-crack-ass-bitch* de Proust, version inédite. Je t'observe, t'énervé. Tes yeux roulent alors en billes, tes mâchoires se contractent. Le titre du livre me plaît, mais je préfère ton visage allongé. Tu perds pied et le retrouves tout en haut de l'escalier. T'en profites pour déguerpier, fuir avec dans les mains ton livre de poche. Dehors, tes pas craquent dans les vestiges encore en feuilles de l'automne. Tu tousses et je t'offre les premiers soins : un mouchoir. La conversation peut alors verser sa première bordée de mots.

— Sommes solidaires. On a le crâne soudé par le poids des os, souillé par celui des mots.

— Akian, arrête de me pitcher tes phrases à vingt piasses, le problème avec toi, c'est que tu tiens toujours ton sérieux, mais pas ta parole. Tu m'avais dit que tu ferais la vaisselle. Est pas faite. Je l'ai vue à matin avant d'aller à l'école, à traîne. Ça pue pis c'est laid.

— Je crois sincèrement que ta langue, c'est un théâtre sans acteur, que tu ne fais rien vivre dans ta bouche. Plus tu parles, moins on s'intéresse à ce que tu dis. Tu chiffonnes les phrases avant de les dire. Ce que tu laisses entendre, ce sont des expressions pleines de faux plis.

— Là, Akian, ça me tente pas pantoute. Surtout pas ici, en pleine rue. Une scène de ménage, ça se fait à la maison. De toute façon, j'ai eu une journée chiante et je me sens pleine de larmes. Pis si tu me secoues, je risque de débâcler, c'est-tu clair ? Tout ce que je te demande, c'est de faire la criss de vaisselle en arrivant. Pour ce qui est du reste, je t'aime mais juste quand ça me tente de te voir.

Jour deux

Escalier de marbre. Tu montes les marches, une à une. Ton sac à dos face à moi est rempli de pommes. Ce matin, tu t'es emparée de toutes celles qui croupissaient dans le réfrigérateur. Après, tu as mis tes cahiers d'école dans le peu d'espace qui restait. Ton sac est plein à croquer. J'entends tes semelles qui glissent sur le sol et vois tes fesses se durcir chaque fois que tu montes d'un cran. Je te regarde me plaire. Tu arrives en haut, ouvres la porte et te diriges vers la bibliothèque des arts. Mal à l'aise, tu choisis une table et t'assois sur une chaise inconfortable, y déposes tes affaires. Tu pars à la recherche de peintres cubistes, dont ton préféré est Kafka. Convaincue, tu cherches. Sans aucune chance de trouver. Je suis là, à t'espionner, accroupi dans une rangée, caché par un écran de phrases mises en boîtes. Tu sembles avoir trouvé un livre, un gros illustré en couleur. Je décide de quitter les lieux, de fuir en prenant bien soin de ne pas tousser, je n'ai pas envie de te parler. Juste de te voir.

Jour quatre

Escalier colimaçon. Tu sors d'un souper chez de nouveaux anciens amis, tu digères mal toutes ces conversations nulles sur la nécessité de faire des profits. Tu te dis que le travail, ce sera pour gagner ta vie et non pas pour l'hypothéquer. Je suis devant toi, ensemble on redescend au sol. Tu aimerais bien prendre tes jambes à ton cou, y faire un nœud et t'étrangler.

Plus rien pour s'accrocher, nier ne sert à rien. Tu es blasée de tout, blessée pour un rien. L'architecture, tu n'y crois plus; l'école, c'est du temps perdu et l'appartement t'habite de ses murs vides. Tu rugis d'impatience, veux partir. Tu marches, avances et tout reste à la même place dans ta tête. Tu veux aller ailleurs, apprendre une autre langue, muer dans une peau qui t'est complètement étrangère, réapprendre à vivre. Tu n'endures pas même mes questions, tout ce qui sort de ta bouche, c'est un peu de buée timide et des noms de villes : Bamako, Rio de Janeiro, New Delhi, Leningrad, Budapest, la liste s'allonge à mesure que la nuit prend place entre nous. Je m'attarde à capter le sens de ces villes et me

dis que tu devrais au moins choisir un pays comme la Zambie. Là au moins, il n'y aura pas de vaisselle à faire.

Tu enlèves ton manteau, ta chemise et fais du thé. À nouveau, je te regarde et t'en veux d'être belle. Trop pour plaire à un seul homme.

— Tu veux-tu un thé ?

— Ginseng et miel avec un peu de cannelle, s'il te plaît.

Voilà tout ce que tu m'as demandé. Puis les assiettes ont été cassées, suivies de toutes les tasses. Sans raison. Tu cries et la cuisine t'offre un nombre incroyable de munitions. De la passoire à la lavette, les projectiles se multiplient à mesure que tu ouvres les portes d'armoire. Plus tu hurles, plus je t'entends. Tu n'as rien à dire et pourtant, tes cris parlent. Plus tu hurles, moins je t'écoute.

Bien au chaud dans sa casserole, l'eau du thé bout. Tes actes sans réponses et mes questions sans voix planent au-dessus du bordel de la cuisine. Ridicule, l'arsenal culinaire à sec, tu arraches les magnétiques sur le frigo pour ravitailler tes derniers instants de fureur. Tu les lances dans toutes les directions. Ta tête se penche, ton regard surplombe les dégâts, les débris. Tu aimerais être une de ces assiettes cassables qu'on peut lancer n'importe où et qui se fracassent quand elles touchent le sol. Pour ce qui est du thé, il te faudra le boire dans un verre de plastique.

Jour fin

Escalier de secours. Tu ouvres la porte de derrière et balances le bidon d'essence vide. Tu descends en trombe, délaissant l'appartement. Trois heures et demie du matin et les voisins dorment, moi aussi. Affolée, valise à la main et visage défait, tu laisses défiler les marches sous ton pas. Descends rapidement. Ce qui est bien avec ces escaliers, c'est qu'il arrive un point où tu ne peux aller plus bas. Le sol. Tu cours comme si tu étais pieds nus sur la braise brûlante. Vite vite arracher ta semelle à l'asphalte, fonce fonce il te faut aller droper ton corps plus loin. Rouge de honte, l'automne te laisse filer en lui. Seul témoin, ton ombre te seconde discrètement.

Tout en haut de l'escalier, dans l'appartement, c'est moi qui dors et pourtant, c'est toi qui rêves. De partir, de t'abandonner à un autre pays, une autre langue. Le problème, c'est qu'au moment où les policiers t'interrogeront, tu seras obligée de saisir le sens de leurs questions. Surtout, avec eux, tu seras forcée de répondre.

Derrière toi, la combustion commence ses ravages. Les flammes en chaleur s'étendent dans chacune des pièces de l'appartement, partent à la conquête des immeubles voisins. Elles font tout craquer sur leur passage, les murs n'en peuvent plus de résister au charme incendiaire et courbent l'échine. Tout s'effondre, s'écroule. Affamé, le feu bouffe même la brique et ne laisse que des loques de ruines.

Très, trop loin, tes chaussures continuent de s'élancer, pointant vers un de ces pays qui, d'après toi, parle ta langue. Pendant ce temps, je calcine et dégouline en peau molle, mort d'envie de savoir qui tu es vraiment. Toi qui flanches, moi qui flambe. C'est toi qui as mis le feu et c'est moi qui brûle de savoir pourquoi.